Un jour finir pêcheur
ou Le monde selon Erick Leprince

Texte : Marie-Aimée Ide

Vous voulez lui parler de peinture, il vous parlera d'économie, de marché, de traders ; vous voulez lui parler d'économie, il vous parlera de peinture, de littérature, de la nature et forcément de Pascal Quignard, du jadis… Erick Leprince est un volcan en éruption.

Erick Leprince ne passe pas d'un sujet à l'autre, il est tous les sujets à la fois. Professeur d'économie et artiste-peintre, deux fonctions indissociables. L'enseignant parle, l'artiste agit. Mais enseigner, c'est agir, c'est-à-dire transformer, modeler, faire advenir. Quand il parle d'économie, il cite Paul Éluard, Lao Tseu, Blaise Cendrars, un poème de René Char. « Montrer que l'on peut être poète et Résistant. » Nous sommes loin de l'économie et de sa rudesse. Et quand il parle de ses tableaux, il dit « exportation, croissance, spéculation ». Retour à l'économie et à sa rudesse. Cela nous rapproche d'Hannah Arendt qui, dans *Condition de l'homme moderne*, nous explique que « c'est par le verbe et l'acte que nous nous insérons dans le monde humain ». La proposition que nous fait la philosophe est de « penser ce que nous faisons », ajoutant plus loin que « la source de l'œuvre d'art est l'aptitude humaine à penser ». La pensée est ce qui caractérise Erick Leprince. Parler, penser, agir, et vite de préférence, sont chez lui synonymes. Le verbe et la main. Deux outils. Deux métiers. Mais finalement, l'artiste et le professeur se confondent, c'est le même homme. Au milieu de la conversation, il se lève, poursuit sa phrase, continue de vous parler en allant chercher une citation dans un livre de Pascal Quignard (il en a toujours un à portée de main ou de vue), car il y a urgence à donner à l'interlocuteur la phrase de l'écrivain qui lui traverse l'esprit. En l'occurrence, un passage tiré de *Critique du jugement* : « La création est une de rares quêtes dans la vie des hommes qui ne cherchent l'approbation d'aucune instance. » L'artiste n'a

Leniminverunt latis maximaxim apis dolorep tatempelest lautet moloreium faccus ad eaquae

besoin de l'avis de personne pour créer, il doit se « déprendre de l'envie de plaire ». Mais les choses n'ont pas toujours eu cette fluidité. C'est à l'âge de trente ans qu'Erick Leprince décide de peindre. « J'étais professeur d'économie, je voulais savoir comment fonctionnait le monde, comment se mettait en place l'organisation sociale, comment évoluaient les choses, quels étaient les choix politiques à faire. L'économie me le permettait. » Mais ce n'était pas suffisant. Il manquait à l'enseignant une dimension : la nature. Celle qui avait baigné son enfance grâce à son père, avec qui, aujourd'hui encore, il organise des parties de pêche, nécessaires à son équilibre. « J'ai éprouvé une grande nostalgie de ce bonheur et du monde perdu de l'enfance. » C'est la peinture qui lui a permis d'accéder à cette marche. « J'avais au fond de moi une petite musique qui me rappelait le plaisir physique et sensuel que j'avais eu en troisième lorsqu'un professeur d'arts plastiques nous avait appris à faire un fond de peinture à l'éponge. » En réunissant l'art et l'économie, Erick Leprince a opéré une fusion. Accord gagnant-gagnant entre le professeur d'économie et l'artiste. Pas une stratégie, pas une OPA, mais une sorte d'heureux mélange des genres. Même si parfois la vision trop libérale de l'économie dérange l'homme et le peintre.

Leniminverunt latis maximaxim apis dolorep tatempelest lautet moloreium faccus ad eaquae

Vanités économiques

Erick Leprince voudrait apprivoiser la mort pour qu'elle ne l'empêche pas de vivre. Ces deux obsessions l'ont amené à peindre des Vanités, un genre pictural qui connaît son apogée au XVIIe siècle, et représente des natures mortes, souvent des crânes, qui parlent du temps qui passe, des marques de la vie, du passage vers la mort, et dont une des plus célèbres, celle de Philippe de Champaigne, se trouve au musée de Tessé du Mans. Erick Leprince y a ajouté une dimension contemporaine. Il a donc peint des « Vanités économiques », parfait oxymore ou tautologie, selon le point de vue et les opinions du spectateur. « Ce qui m'intéresse, c'est le côté symbolique. J'aime que la peinture ait un sens. Mes Vanités parlent de l'accumulation des richesses par les uns au détriment des autres. Mes toiles reprennent des symboles utilisés en économie comme D pour demande, X pour exportation. J'ai fait des toiles qui parlaient de la capitalisation du CAC 40, du PIB, et j'ai tout vendu à des banquiers ou à des traders qui s'amusaient beaucoup car ils comprenaient le langage ! » Ironie, cynisme ? De la part de qui ? Le doute n'est pas permis… Ces Vanités économiques veulent nous rappeler que nous

sommes des humains, de passage sur cette terre, et qu'aucune accumulation financière ne justifie la domination d'une minorité de l'humanité sur l'autre, majoritaire. L'artiste est parfois tiraillé et, quand il « explose », il va à la pêche avec son père, la pêche au saumon. Celle qui lui fait oublier l'urgence, là où il prend et apprend le temps. « Je peux attendre des heures, des jours, des mois, des années. J'ai attendu trois ans pour faire ma première prise d'un saumon, et six pour prendre un saumon de printemps. Et cela a changé ma vie. Ce moment m'a complètement relié à la nature. » Un jour, il voudrait devenir pêcheur « parce que ça grandit l'homme de vivre sans paroles et d'apprendre à se taire ». Cette phrase, tirée d'une chanson de Gérard Manset, ramène Erick Leprince à cet instant où la beauté du poisson, enfin pris, lui a permis de se sentir fort, tout en étant submergé par l'émotion et connecté au monde dont soudain il faisait partie. « C'est ça être au monde, ressentir toute cette hypersensibilité de la nature. » Un pêcheur qui pêche est la rivière, il est le poisson. Et quand l'artiste peint, il est la peinture, le paysage. Et c'est à cet endroit que revient l'urgence devant la toile. Depuis plus de vingt ans, il n'a cessé de peindre. Il a un atelier dans l'endroit où il vit, a créé son territoire comme le font les oiseaux ou les chats par leurs chants et leurs traces. Son itinéraire à lui est marqué de toiles, de pinceaux, de tubes, de couteaux, car il faut qu'il puisse peindre n'importe quand et tout de suite. Pendant les moments de création, il est complètement seul mais, avant ce moment de solitude, il a besoin des autres, de la société, de références, de lecture, de ces éléments qui interfèrent les uns avec les autres pour donner naissance à une matière vivante, sa matière primordiale.

Leniminverunt latis maximaxim apis dolorep tatempelest lautet moloreium faccus ad eaquae

Mise à nu

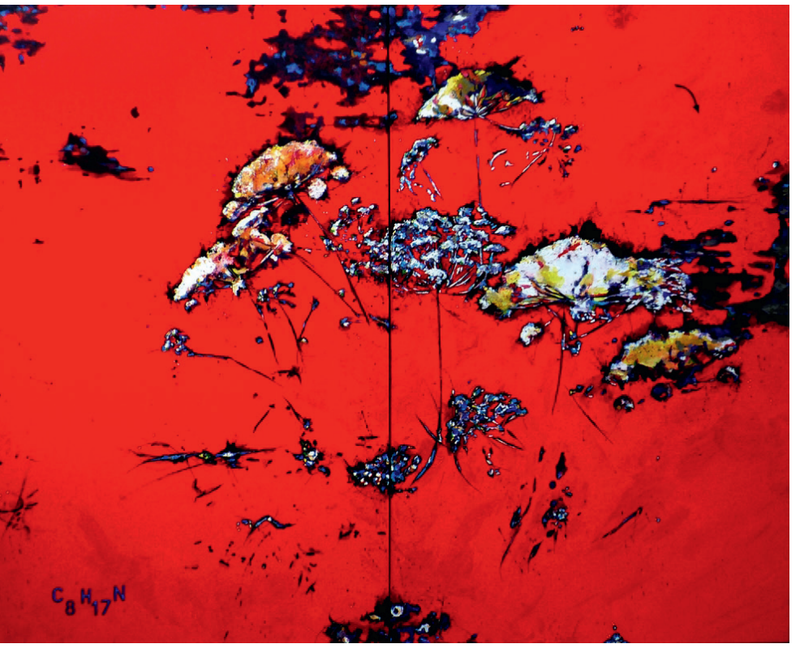
Dans *L'art comme expérience*, le philosophe américain John Dewey avance que « l'œuvre d'art est de la matière informée ». Si l'on rapporte cette phrase à Erick Leprince, on peut se demander quelles sont les informations qu'il nous livre par sa propre matière. Pour lui, une œuvre d'art c'est une mise à nu. « Au départ, la création est intérieure, mais après, il faut s'exposer, être en dehors de soi. J'accepte aujourd'hui que les autres voient mes faiblesses, ma fragilité, ma violence, mon côté sombre et excessif. Tout ce que je vis, je le mets dans ma peinture. J'y mets mes révoltes comme la disparition des oiseaux. » Et nous revenons à Quignard qui dit qu'un auteur « n'a besoin de personne pour

avancer dans l'inconnu où il s'égare seul ». Leprince se raconte dans ses toiles. Il peint par séries : des cigües, des oiseaux, des poissons, des crânes, des tournesols, le tout mêlé de signes cabalistiques ou de symboles mathématiques, créant ainsi des tensions pour le regard du spectateur. S'il est sombre, il choisira le rouge ; s'il est joyeux, il préférera le noir. Les tableaux ne sont pas pour autant figuratifs, ils reposent sur un fond abstrait qui introduit la notion de temps dans sa peinture. « Les choses n'apparaissent pas à première vue, elles ne se révèlent qu'avec le temps au spectateur profondément attentif », comme l'explique Kandinsky dans son livre *Point et ligne sur plan*. L'abstraction est un retrait, qui laisse le temps au regard pour percevoir tous les éléments de la toile. Le regard peut se perdre dans les profondeurs des couleurs, entre les signes, les oiseaux, les fleurs, le spectateur est dans un labyrinthe. Il faut du temps pour en sortir. Mais qu'est-ce que le temps ? Ce n'est en rien le passé. Pour Erick Leprince ce serait plutôt le jadis cher à Pascal Guignard, jadis qui serait fondateur de ce que nous percevons, alors que le passé est un deuil. « Un présent intense est du jadis vivant. » Ce qui explique qu'Erick Leprince est un volcan. Son jadis, son socle, vient nourrir sa peinture, comme la lave sculpte le volcan. Quignard toujours : « La création devait atteindre le jaillissement, le grondement, la fulguration de la foudre dans le ciel noirci par l'orage (…) Tout ce qui crée, tout ce qui procrée fait entendre l'origine. » Nous ne sommes pas seuls sur terre, nous sommes le fruit de tout ce qui nous a précédés, nous sommes le fruit d'une histoire. Tels les saumons remontent vers leur lieu de naissance, Erick Leprince recherche ce paradis perdu et originel du monde intra-utérin.

Leniminverunt latis maximaxim apis dolorep tatempelest lautet moloreium faccus ad eaquae

Entre le jadis et le proche

Erick Leprince a des projets. Peindre des Monumentoiles, des œuvres de 4 x 3 m installées sur des structures tubulaires de 6 m de haut et faites pour être exposées dans la rue à la portée de tous. Ce concept, né en 1983, a été imaginé par le sculpteur Rémy Le Guillerm, qui a sa vision du travail de Leprince. « Il s'alimente du pictural, tout autant qu'il vit et respire, et le fil de son inspiration semble bien en dépendre tant il s'applique à dépeindre avec talent « *sa partition du monde* » en en révélant, en contrepoint, les précarités. » Erick Leprince va participer à cette aventure qui suppose d'autres techniques. Il travaillera sur les poissons qui lui ont désappris l'urgence. En septembre 2020, il sera accueilli à la Collégiale Saint-Pierre-la-Cour du Mans pour deux mois. Il se lance un défi car, en plus de ses toiles, il exposera une installation en trois dimensions, faite de nasses pour figurer l'idée de capture, d'emprisonnement, de résignation. Pourquoi acceptons-nous ? Comment sortir du rôle de consommateur qui nous est assigné, de l'injonction qui nous est faite de consommer ce dont nous n'avons pas besoin ? Face à ses interrogations se pose la question du marché de l'art. « Oui, répond-il, c'est un marché, il y a une offre, une demande, mais il ne faut pas confondre l'art et le marché. L'art c'est la création pure, le marché c'est l'utilisation que l'on fait de la création. J'essaye par ma peinture de m'extirper de ce système en ramenant un peu d'humanité. J'ai besoin d'un souffle, j'ai besoin de me sentir dans quelque chose de plus grand. » Ce plus grand que lui, c'est la nature, et l'idée d'en faire partie le dépasse.



Bibliographie

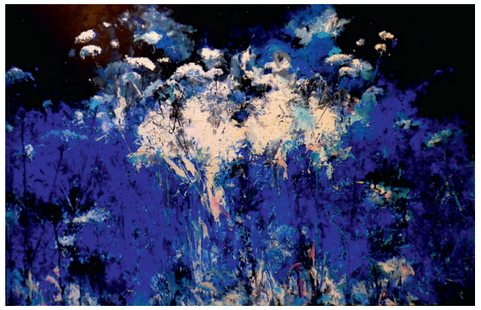
Wassily Kandinsky, *Point et ligne sur plan,* 1991, éd. Gallimard.

Pascal Quignard, *Sur le jadis,* 2002, éd. Grasset.

John Dewey, *L'art comme expérience*, 2010, coll. Folio essais, éd. Gallimard.

Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, 1988, éd. Presses Pocket.

Leniminverunt latis maximaxim apis dolorep tatempelest lautet moloreium faccus ad eaquae



Leniminverunt latis maximaxim apis dolorep tatempelest lautet moloreium faccus ad eaquae